

## Prédication (1 Sa 4,19-22; Rm 8, 22-28; Mt 6,20-21)

28 février 2016, Claire Clivaz, Morges et St-Saphorin  
Dimanche d'offrande cantonale pour le fonds pour les femmes enceintes en difficulté



«Mes os ne t'ont pas été cachés lorsque j'ai été fait dans le secret, tissé dans une terre profonde. Je n'étais qu'une ébauche et tes yeux m'ont vu» (Ps 139).

Pas d'hésitation, ni de discussion: la Parole de Dieu nous le proclame, du premier amas de cellule au dernier soupir, nous voici sous le regard de Dieu, tissé dans cette terre profonde qu'est le ventre maternel. Le Ps 139, lu en ouverture ce matin, nous dit l'écho profond qui existe entre la terre et la mère, depuis ce ventre-terre jusqu'à la terre-mère qui recueillera notre corps au dernier jour.

On le sent bien: les confins de la vie et les confins de la mort sont tout proches, comme les deux faces d'une pièce de monnaie. Le taux de mortalité en couches, sous d'autres cieux que les nôtres, restent parfois très importants, comme nous le rappelle ce récit poignant de 1 Samuel, où la femme de Pinhas, son mari qui vient de mourir

dans la bataille, meurt à son tour en donnant la vie, en tous cas incapable d'autre chose que d'une parole de détresse. Alors elle baptise son fils Ikavod, il n'y a plus de gloire. Tout est fini à ses yeux.

Cette maman qui donne un nom dramatique à son fils nous redit aussi qu'il n'est pas toujours évident pour des parents d'accueillir positivement un enfant, même quand les circonstances ne sont pas aussi sombres que pour la femme de Pinhas!

Combien de maman et de papa auront conditionné le départ dans la vie de leur enfant en posant sur lui ou sur elle un regard trop sévère, trop rude, ou trop plein d'attentes. Quand on donne un nom à son enfant, on espère, on souhaite, difficile de ne pas l'embarquer déjà dans toute une histoire qui n'est pas la sienne, mais qu'il ou elle devra faire sienne. L'enfant à venir est fondamentalement au pouvoir de ses parents, comme pour toutes les années qui suivront.

Il vaut donc la peine de s'arrêter sur cette terre profonde où le fœtus est tissé, et sur ce lien étonnant entre le corps de la maman qui se distend pour accueillir l'enfant, et le corps de l'enfant qui grandit. La porosité entre le fœtus et la mère va bien au-delà de ce que nous

imaginons, comme la médecine et la biologie le découvrent chaque jour davantage : les cellules du sang du fœtus se promènent dans le sang de la maman, ce qui a récemment permis de mettre au point un test de dépistage d'anomalies, et de diminuer le nombre d'amio-synthèses, un examen toujours à risques. Cela circule entre les corps du fœtus et de la maman, il y a échange, les voilà embarqués sur une même galère.

A vrai dire, cela reste une aventure incroyable de voir quelqu'un d'autre arriver en soi. Un truc un peu fou dont on repense plus tard avec étonnement : est-ce bien moi qui ai donné naissance à cette personne, à ce grand adulte bien bâti, à cette belle jeune fille ? Frères et sœurs, si nous sommes capables d'accueillir en notre corps quelqu'un d'autre, à combien plus forte raison pouvons-nous faire place au plus intime de nous-mêmes à la présence de Dieu !

Quelqu'un d'autre qui vraiment débarque en soi, cela tient un peu de l'invasion, il n'y a pas à dire. Et même l'enfant absolument voulu, longtemps attendu, arrivant à point nommé, vient bousculer, déplacer, reformer, envahir le corps même qui l'accueille. Tout devient difficile pour le corps distendu de la maman, au fur et à mesure des mois qui avancent. La digestion, notamment, et tout ce qui s'en suit : on dirait sur la fin qu'il n'y a vraiment plus la place pour tout

dans ces entrailles ! Bientôt au fil des mois il devient même difficile de courir pour attraper un bus, on se sent vieille avant que d'être. Il faut que cela se termine !

Advient alors la «délivrance» selon le mot d'autrefois donné à l'accouchement, un mot que nous retrouvons dans le texte de l'Épître aux Romains décrit si bien : «Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance, pour notre corps». Voilà que Paul compare toute la vie chrétienne à une longue délivrance, un long processus d'accouchement, qui concerne la création et les humains. Il faut bien que les souffrances, mûries par l'Esprit qui ne nous dispense pas de gémir, nous conduisent à la délivrance, il le faut bien n'est-ce pas !

Mais comment ont-elles fait les femmes de tous les temps pour avoir de temps en temps du répit entre les grossesses, qui toujours arrivaient ! On dit encore «tomber enceinte», comme on disait, comme «tomber malade», c'était bien cela autrefois ! C'est bien cela encore parfois.

J'aime beaucoup l'histoire de Mélanie la Jeune, ou sainte Mélanie, une jeune chrétienne du 4ème

siècle dont il nous est parvenu un récit de vie, enjolivé sans doute, mais intéressant tout de même. Mariée à Rome à 14 ans, comme normal à l'époque, Mélanie risque déjà sa vie au premier accouchement, et passe à deux doigts de la mort au second. Elle réussit alors à convaincre son mari de se vouer tout deux à l'abstinence dans une vie consacrée à Dieu.

Le récit ne dit pas ce qu'en pense vraiment le mari en question, ni s'il a complètement respecté cet abstinence, mais Mélanie quant à elle s'en trouve fort bien, d'abord parce qu'elle va continuer à vivre, ensuite parce qu'elle va pouvoir se vouer à l'étude. Elle traduit plusieurs fois par an l'Ancien et le Nouveau Testaments, elle écrit des livres. Ces livres, elle va les appeler des «petits corps», comme si c'étaient eux les bébés qu'elle faisait désormais. Mélanie la jeune chrétienne donc se débrouille pour échapper à la délivrance si risquée de l'accouchement.

En l'honneur des toutes les femmes qui doivent continuer à «faire avec», à se débrouiller, une fois «tombées enceintes», notre Eglise consacre cette offrande aujourd'hui, pour un fonds créé en 1994 par Albert-André Goy, alors aumônier au CHUV. Toute femme enceinte en situation personnelle ou familiale très précaire peut en bénéficier. L'aide permet que la grossesse et l'accueil de l'enfant soient vécus dans de meilleures

conditions, sous forme d'aide ponctuelle et rapide, là où l'aide publique ou privée n'est pas suffisante ou ne peut pas être sollicitée.

Il n'y a qu'un aspect qu'il me semblerait nécessaire de repenser dans cette action si nécessaire de l'Eglise, pour une offrande prévue normalement tous les trois ans. Il faudrait la renommer offrande pour futurs parents en difficultés, femmes ou hommes, hommes et femmes. Car si j'ai bien décrit la spécificité de ce qui arrive à la future maman, je souhaite maintenant dire clairement que nous ne pourrons pas bâtir le monde de demain sans remettre tout ce qui concerne la naissance et l'éducation des enfants entre les mains des deux parents. Et tout ce qui concerne aussi l'avant naissance, et la régulation des naissances: à quand le remboursement de la pilule contraceptive, qui est aujourd'hui encore aux frais des femmes, alors que c'est un médicament qui clairement rend service aux hommes et aux femmes, si je vois bien! Il y a sans doute encore bien du chemin à faire pour en arriver d'un coeur serein à une offrande pour «futurs parents en difficulté», reconnaissant pleinement que la naissance et tout ce qui l'entoure implique hommes et femmes.

Dans nos campagnes vaudoises, au 17<sup>ème</sup>, 18<sup>ème</sup> siècles, les pasteurs étaient requis, lors de l'accouchement d'une fille-mère, quand on

ignorait le père, d'aller en pleine douleurs de l'accouchement demander à la future maman le nom du père : on estimait qu'elle n'allait alors pas mentir à ce moment ! Il lui incombait ensuite de rappeler l'homme en question à son devoir. Le test paternité a heureusement suppléé à ce genre de fonction pastorale de nos jours, mais cela reste bien le rôle ancestral de l'enfant de perpétuellement arbitrer, bon gré mal gré, le duo père-mère qui se passe autour de lui.

Dans des archives de la commune d'Echichens se trouve cette lettre incroyable du jeune Edmond, le 18 mars 45... au général Guisan. Un de nos vigneron fêrus d'histoire locale me l'a faite découvrir. A cette époque, les gens ainsi se piquaient d'écrire au général, espérant que peut-être il agirait pour eux, comme Dieu le Père ou presque. Le jeune Edmond avait dû bien réfléchir avant de se résoudre à sa lettre, que je vous lis.

«Monsieur le général, je viens par ces quelques lignes vous demander si vous auriez l'obligeance d'appeler mon papa sous les armes. Car il y a une année qu'il n'a pas fait du service, et en plus de ça, il ne fait que de nous gronder, et parfois il bat la maman. Dimanche 18 mars, il a jeté son soulier contre la maman, et il lui a fait mal à un bras. Alors je veux vous demander si vous auriez l'obligeance de l'appeler un mois au moins, ça serait toujours un mois de calme. En espérant

que ma demande sera acceptée, en espérant que tout va bien pour vous, recevez, Monsieur le Général, mes meilleures salutations et amitiés».

Sur la lettre un mot a été répondu, par le QG du général Guisan : «Transmis d'ordre du Général, à la Municipalité d'Echichens, à toutes fins utiles». Le 20 mars 45. Le grand homme avait donc réagi et choisi de renvoyer la municipalité à son rôle dans cette situation. Intéressant. On ne sait pas si la municipalité d'Echichens d'alors aura fait quelque chose ! En ce dimanche où nous élisons nos autorités communales, il est bon de les voir rappelés au souci de la vie concrète de leurs concitoyens. Et donc y compris de ces naissances qui arrivent à l'improviste, et de la vie familiale des concitoyens. La femme qui «tombe enceinte», c'est une responsabilité non seulement pour elle, mais aussi pour la cité.

Dans cette perspective, je me réjouis d'avoir appris que le centre familial Profa de Morges proposera dès le 1<sup>er</sup> mars 2016 aussi des consultations médicales, dans le soucis d'accompagner chacun et chacune dans toutes les circonstances de vie qu'il ou elle traverse. Notre Eglise réformée apporte en ce dimanche sa contribution via notre offrande pour les femmes enceintes en difficultés, pour les futurs parents en difficultés, dans la confiance que «toutes choses

concourent au bien de ceux qui aiment Dieu» selon les mots de Romains 8.

Repartons en nous réjouissant de ce moment où nous n'étions qu'un tout petit corps tissés dans les entrailles de notre mère : si nous sommes venus à la vie, c'est que d'autres que nous ont espéré en nous, et nous ont permis d'accéder à la vie, bon gré, mal gré. Chacun, chacune de nous est un fruit de l'espérance, que je désigne ce matin comme vertu centrale de la foi chrétienne avec ces deux versets de l'Épître aux Romains, qui restent pour moi bouleversants: «Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance». Amen